

## CHANT DIX-SEPTIÈME

### ARGUMENT

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, etc., devinrent tous fous; et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, confesseur ordinaire du roi.

Oh ! que ce monde est rempli d'enchanteurs !  
Je ne dirai rien des enchanteresses.  
Je t'ai passé, temps heureux des faiblesses,  
Printemps des fous, bel âge des erreurs ;  
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,  
De vrais sorciers tout-puissants séducteurs,  
Vêtus de pourpre, et rayonnants de gloire.  
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord.  
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire,  
Et vous buvez l'amertume et la mort<sup>2</sup>.  
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,  
De vous frotter à de tels nécromants ;  
Et s'il vous faut quelques enchantements,  
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.  
Hermaphrodix a bâti tout exprès  
Le beau château qui retenait Agnès,  
Pour se venger des belles de la France,  
Des chevaliers, des ânes, et des saints  
Dont la pudeur et les exploits divins  
Avaient bravé sa magique puissance.

1. Ce chant, tel qu'il est ici, parut en 1762, pour remplacer le chant de *Corisandre*, qui fut supprimé.

2. Voltaire fait allusion à ses déboires avec Frédéric II. (G. A.)

Quiconque entrait en ce maudit logis  
Méconnaissait sur-le-champ ses amis,  
Perdait le sens, l'esprit et la mémoire.  
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,  
Les mauvais vins, funestes aux vivants,  
Ont des effets bien moins extravagants.

Sous les grands arcs d'un immense portique,  
Amas confus de moderne et d'antique,  
Se promenait un fantôme brillant,  
Au pied léger, à l'œil étincelant,  
Au geste vif, à la marche égarée,  
La tête haute, et de clinquants parée.  
On voit son corps toujours en action ;  
Et son nom est l'Imagination :  
Non cette belle et charmante déesse  
Qui présida, dans Rome et dans la Grèce,  
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,  
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,  
Ses diamants, ses immortelles fleurs,  
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,  
Sur la Didon que célébra Virgile,  
Et qui d'Ovide anima les accents ;  
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,  
Cette étourdie, effarée, insipide,  
Que tant d'auteurs approchent de si près,  
Qui les inspire et qui servit de guide  
Aux Scudéri, Lemoine, Desmarests<sup>1</sup>.  
Elle répand ses faveurs les plus chères  
Sur nos romans, nos nouveaux opéra ;  
Et son empire assez longtemps dura  
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.  
Près d'elle était le Galimatias,  
Monstre bavard caressé dans ses bras,

1. Scudéri, auteur d'*Alaric*, poème épique; Lemoine, jésuite, auteur du *Saint Louis*, ou *Louisiade*, poème épique; Desmarests Saint-Sorlin, auteur de *Clovis*, poème épique : ces trois ouvrages sont de terribles poèmes épiques. (Note de Voltaire, 1762.)

Nommé jadis le docteur séraphique<sup>1</sup>,  
 Subtil, profond, énergique, angélique,  
 Commentateur d'imagination,  
 Et créateur de la confusion,  
 Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*<sup>2</sup>.  
 Autour de lui voltigent l'Équivoque,  
 La louche Énigme, et les mauvais Bons Mots,  
 A double sens, qui font l'esprit des sots ;  
 Les Préjugés, les Méprises, les Songes,  
 Les Contre-Sens, les absurdes Mensonges,  
 Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis  
 Les chats-huants et les chauves-souris.  
 Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice  
 Fut fabriqué par un tel artifice  
 Que tout mortel qui dans ces lieux viendra  
 Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès, avec sa douce escorte,  
 De ce palais avait touché la porte,  
 Que Bonifoux, ce brave confesseur,  
 Devint l'objet de sa fidèle ardeur ;  
 Elle le prend pour son cher roi de France.  
 « O mon héros ! ô ma seule espérance !  
 Le juste ciel vous rend à mes souhaits.  
 Ces fiers Bretons sont-ils par vous défait ?  
 N'auriez-vous point reçu quelque blessure ?

1. Noms que prenaient les théologiens. (*N. de V.*, 1762.) — Un passage de la XIII<sup>e</sup> des *Lettres philosophiques* nous apprend 1 es noms des docteurs séraphique, subtil, et angélique : ce sont saint Bonaventure, Jean Duns Scot, et saint Thomas d'Aquin. Suivant M. Louis du Bois, le docteur profond (*fundatissimus*) était Gille Colonne ; et le docteur énergique, Guillaume Durand de Saint-Pourçain. (R.)

2. L'*Histoire de Marie Alacoque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet, alors évêque de Soissons. Ce passage nous indique que le fameux poème que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup question de Marie Alacoque. (*Note de Voltaire*, 1762.) — On ferait un énorme volume de toutes les satires, chansons, et épigrammes, que Languet s'attira par la publication de la *Vie de Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation de sainte Marie du monastère de Paray-le Monial, en Charolais* ; Paris, 1729, in-4°. (R.)

Ah ! laissez-moi détacher votre armure. »  
 Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,  
 Oter le froc du père Bonifoux,  
 Et, dans ses bras bientôt abandonnée,  
 L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,  
 Cherche un baiser qui soit pris et rendu.  
 Charmante Agnès, que tu fus consternée,  
 Lorsque, cherchant un menton frais tondu,  
 Tu ne sentis qu'une barbe tannée,  
 Longue, piquante, et rude, et mal peignée !  
 Le confesseur tout effaré s'enfuit,  
 Méconnaissant la belle qui le suit.  
 La tendre Agnès, se voyant dédaignée,  
 Court après lui, de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,  
 L'un se signant, et l'autre tout en larmes,  
 Ils sont frappés des plus lugubres cris.  
 Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,  
 Avec frayeur embrassait les genoux  
 D'un chevalier qui, couvert de ses armes,  
 L'allait bientôt immoler sous ses coups.  
 Peut-on connaître à cette barbarie  
 Ce La Trimouille, et ce parfait amant  
 Qui de grand cœur, en tout autre moment,  
 Pour Dorothee aurait donné sa vie ?  
 Il la prenait pour le fier Tirconel ;  
 Elle n'avait nul trait en son visage  
 Qui ressemblât à cet Anglais cruel,  
 Elle cherchait le héros qui l'engage,  
 Le cher objet d'un amour immortel ;  
 Et, lui parlant sans pouvoir le connaître,  
 Elle lui dit : « Ne l'avez-vous point vu  
 Ce chevalier qui de mon cœur est maître,  
 Qui près de moi dans ces lieux est venu ?  
 Mon La Trimouille, hélas ! est disparu  
 Que fait-il donc ? De grâce, où peut-il être ? »  
 Le Poitevin, à ces touchants discours,

Ne connut point ses fidèles amours.  
 Il croit entendre un Anglais implacable,  
 Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.  
 Le fer en main il se met en défense,  
 Vers Dorothee en mesure il avance.  
 « Je te ferai, dit-il, changer de ton,  
 Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton.  
 Dur insulaire, ivre de bière forte,  
 C'est bien à toi de parler de la sorte,  
 De menacer un homme de mon nom !  
 Moi petit-fils des Poitevins célèbres  
 Dont les exploits, au séjour des ténèbres,  
 Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,  
 Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.  
 Eh quoi ! ta main ne tire pas l'épée !  
 De quel effroi ta vile âme est frappée !  
 Fier en discours, et lâche en action,  
 Chevreuil anglais, Thersite d'Albion,  
 Fait pour brailler chez tes parlementaires,  
 Vite, essayons tous deux nos cimenterres ;  
 Ça, qu'on dégaine, ou je vais de ma main  
 Signer ton front, des fronts le plus vilain,  
 Et t'appliquer sur ton large derrière,  
 A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière. »  
 A ce discours qu'il prononce en fureur,  
 Pâle, éperdue, et mourante de peur :  
 « Je ne suis point Anglais, dit Dorothee ;  
 J'en suis bien loin : comment, pourquoi, par où,  
 Me vois-je ici par vous si maltraitée ?  
 Dans quel danger je suis précipitée !  
 Je cherche ici le héros du Poitou ;  
 C'est une fille, hélas ! bien tourmentée,  
 Qui baise en pleurs votre noble genou. »  
 Elle parlait, mais sans être écoutée ;  
 Et La Trimouille, étant tout à fait fou,  
 Allait déjà la prendre par le cou.  
 Le confesseur, qui dans sa prompte fuite

D'Agnès Sorel évitait la poursuite,  
 Bronche en courant, et tombe au milieu d'eux ;  
 Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,  
 N'en trouve point, roule avec lui par terre ;  
 La belle Agnès, qui le suit et le serre,  
 Sur lui trébuche, en poussant des clameurs  
 Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs ;  
 Et sous eux tous se débat Dorothee,  
 Très en désordre et fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,  
 Le bon roi Charle, escorté de Bonneau,  
 Avec Dunois et la fière Pucelle,  
 Entre à la fois dans ce fatal château,  
 Pour y chercher sa maîtresse fidèle.  
 O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !  
 A peine ils sont de cheval descendus,  
 Sous le portique à peine ils sont rendus,  
 Incontinent ils perdent la cervelle.  
 Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,  
 Pleins d'arguments sous leurs bonnets carrés,  
 Vont gravement vers la Sorbonne antique,  
 Séjour de noise, antre théologique,  
 Où la Dispute et la Confusion  
 Ont établi leur sacré domicile,  
 Et dont jamais n'approcha la Raison.  
 Nos révérends arrivent à la file :  
 Ils avaient l'air d'être de sens rassis ;  
 Chacun passait pour sage en son logis ;  
 On les prendrait pour des gens fort honnêtes,  
 Point querelleurs et point extravagants ;  
 Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.  
 Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.  
 Charle, enivré de joie et de tendresse,  
 Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,  
 Et ressentant un battement de cœur,  
 Disait, d'un ton d'amour et de langueur :  
 « Ma chère Agnès, ma pudique maîtresse,

Mon paradis, précis de tous les biens,  
 Combien de fois, hélas! fus-tu perdue!  
 A mes désirs te voilà donc rendue.  
 Perle d'amour<sup>1</sup>, je te vois, je te tiens;  
 Oh! que tu fais une charmante mine!  
 Mais tu n'as plus cette taille si fine  
 Que je pouvais embrasser autrefois,  
 En la serrant du bout de mes dix doigts.  
 Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!  
 Voilà le fruit de nos tendres caresses;  
 Agnès est grosse, Agnès me donnera  
 Un beau bâtard qui pour nous combattra.  
 Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,  
 Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.  
 Amour le veut; il faut que dans l'instant  
 J'aïlle au-devant de cet aimable enfant. »

A qui le roi se faisait-il entendre?  
 A qui tient-il ce discours noble et tendre?  
 Qui tenait-il dans ses bras amoureux?  
 C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;  
 C'était Bonneau; jamais homme en sa vie  
 Ne se sentit l'âme plus ébahie.  
 Charles, pressé, d'un désir violent,  
 D'un bras nerveux le pousse tendrement;  
 Il le renverse; et Bonneau pesamment  
 S'en va tomber sur la troupe mêlée,  
 Qui de son poids se sentit accablée.  
 Ciel! que de cris et que de hurlements!  
 Le confesseur reprit un peu ses sens;  
 Sa grosse panse était juste portée  
 Dessus Agnès et dessous Dorothée;  
 Il se relève; il marche, il court, il fuit;  
 Tout haletant le bon Bonneau le suit.

1. On lit dans toutes les éditions : *Parle d'amour*, ce qui me parait ici n'avoir aucun sens. En me permettant de rectifier, sans l'autorité d'aucune édition, le vers de Voltaire, je ne crois pas avoir dépassé les droits d'un éditeur. (R.)

Mais La Trimouille à l'instant s'imagine  
 Que sa beauté, sa maîtresse divine,  
 Sa Dorothée était entre les bras  
 Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.  
 Il court après, il le presse, il lui crie :  
 « Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;  
 Attends, arrête. » En prononçant ces mots,  
 D'un large sabre il frappe son gros dos.  
 Bonneau portait une épaisse cuirasse,  
 Et ressemblait à la pesante masse  
 Qui dans la forge à grand bruit retentit  
 Sous le marteau qui frappe et rebondit.  
 La peur hâtait sa marche écarquillée.  
 Jeanne, voyant le Bonneau qui trottait,  
 Et les grands coups que l'autre lui portait,  
 Jeanne casquée, et de fer habillée,  
 Suit à grands pas La Trimouille, et lui rend  
 Tout ce qu'il donne au royal confident.  
 Dunois, la fleur de la chevalerie,  
 Ne souffre pas qu'on attente à la vie  
 De La Trimouille, il est son cher appui;  
 C'est son destin de combattre pour lui :  
 Il le connaît; mais il prend la Pucelle  
 Pour un Anglais; il vous tombe sur elle,  
 Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait  
 Le Poitevin, qui toujours chatouillait  
 L'ami Bonneau, qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,  
 Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime;  
 Il voit Agnès. Quel état pour un roi,  
 Pour un amant des amants le plus tendre!  
 Nul ennemi ne lui cause d'effroi;  
 Contre une armée il voudrait la défendre,  
 Tous ces guerriers après Bonneau courants  
 Sont à ses yeux des ravisseurs sanglants.  
 L'épée au poing sur Dunois il s'élance;  
 Le beau bâtard se retourne, et lui rend

Sur la visière un énorme fendant.  
 Ah ! s'il savait que c'est le roi de France,  
 Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !  
 Il périrait de honte et de douleur.  
 En même temps Jeanne, par lui frappée,  
 Lui répondit de sa puissante épée ;  
 Et le bâtard, incapable d'effroi,  
 Frappe à la fois sa maîtresse et son roi ;  
 A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes  
 De mille coups les rapides tempêtes.  
 Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez ;  
 Ciel ! quels seront vos regards et vos larmes  
 Quand vous saurez qui poursuivent vos armes  
 Et qui vous frotte, et qui vous combattez !  
 Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,  
 De temps en temps appesantit son bras  
 Sur la Pucelle, et rosse ses appas.  
 L'ami Bonneau ne les imite pas ;  
 Sa grosse tête était la moins troublée.  
 Il recevait, mais il ne rendait point.  
 Il court toujours ; Bonifoux le précède,  
 Aiguillonné de la peur qui le point.  
 Le tourbillon que la rage possède,  
 Tous contre tous, assaillants, assaillis,  
 Battants, battus, dans ce grand chamaillis,  
 Criant, hurlant, parcourent le logis.  
 Agnès en pleurs, Dorothee éperdue  
 Crie : « Au secours ! on m'égorge, on me tue. »  
 Le confesseur, plein de contrition,  
 Menait toujours cette procession.  
 Il aperçoit à certaine fenêtre  
 De ce logis le redoutable maître,  
 Hermaphrodix, qui contemplait gaiment  
 Des bons Français le barbare tourment,  
 Et se tenait les deux côtés de rire.  
 Bonifoux vit que ce fatal empire  
 Était sans doute une œuvre du démon.

Il conservait un reste de raison :  
 Son long capuce et sa large tonsure  
 A sa cervelle avaient servi d'armure.  
 Il se souvint que notre ami Bonneau  
 Suivait toujours l'usage antique et beau,  
 Très sagement établi par nos pères,  
 D'avoir sur soi les choses nécessaires,  
 Muscade, clou, poivre, girofle, et sel<sup>1</sup>.  
 Pour Bonifoux, il avait son missel.  
 Il aperçut une fontaine claire,  
 Il y courut, sel et missel en main,  
 Bien résolu d'attraper le malin.  
 Le voilà donc qui travaille au mystère ;  
 Il dit tout bas : « *Sanctam, Catholicam,  
 Papam, Romam, aquam benedictam* » ;  
 Puis de Bonneau prend la tasse, et va vite  
 Adroitement asperger d'eau bénite  
 Le farfadet né de la belle Alix.  
 Chez les païens l'eau brûlante du Styx  
 Fut moins fatale aux âmes criminelles.  
 Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;  
 Un gros nuage, enfumé, noir, épais,  
 Enveloppa le maître et le palais.  
 Les combattants, couverts d'une nuit sombre,  
 Couraient encore et se cherchaient dans l'ombre.  
 Tout aussitôt le palais disparut ;  
 Plus de combat, d'erreur ni de méprise,  
 Chacun se vit, chacun se reconnut ;  
 Chaque cervelle en son lieu fut remise.  
 A nos héros un seul moment rendit

1. C'est ce qu'on appelait autrefois *cuisine de poche*, et ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

(Note de Voltaire, 1762.)

— Le vers cité est de Regnard. Voyez *le Joueur*, acte IV, scène IX.

Le peu de sens qu'un seul moment perdit :  
 Car la folie, hélas ! ou la sagesse,  
 Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.  
 C'était alors un grand plaisir de voir  
 Ces paladins aux pieds du moine noir,  
 Le bénissant, chantant des litanies,  
 Se demandant pardon de leurs folies.  
 O La Trimouille ! ô vous, royal amant,  
 Qui me peindra votre ravissement ?  
 On n'entendait que ces mots : « Ah ! ma belle,  
 Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidèle,  
 C'est vous ! c'est toi ! jour heureux ! doux moments ! »  
 Et des baisers et des embrassements,  
 Cent questions, cent réponses pressées ;  
 Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.  
 Le confesseur, d'un paternel regard,  
 Les lorgnait tous, et pria à l'écart.  
 Le grand bâtard et sa fière maîtresse  
 Modestement s'expliquaient leur tendresse.  
 De leurs amours le rare compagnon  
 Élève alors la tête avec le ton ;  
 Il entonna l'octave discordante  
 De son gosier de cornet à bouquin.  
 A cette octave, à ce bruit tout divin,  
 Tout fut ému : la nature tremblante  
 Frémit d'horreur ; et Jeanne vit soudain  
 Tomber les murs de ce palais magique,  
 Cent tours d'acier et cent portes d'airain ;  
 Comme autrefois la horde mosaïque  
 Fit voir, au son de sa trompe hébraïque,  
 De Jéricho le rempart écroulé <sup>1</sup>,  
 Réduit en poudre, à la terre égalé :  
 Le temps n'est plus de semblable pratique.  
 Alors, alors ce superbe palais,

1. Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses ; c'est un événement très commun. [Jos., vi, 20.] (Note de Voltaire, 1762.)

Si brillant d'or, si noirci de forfaits,  
 Devint un ample et sacré monastère.  
 Le salon fut en chapelle changé.  
 Le cabinet où ce maître enragé  
 Avait dormi dans le vice plongé  
 Transmué fut en un beau sanctuaire.  
 L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,  
 Ne changea point la salle des festins ;  
 Mais elle prit le nom de réfectoire ;  
 On y bénit le manger et le boire.  
 Jeanne, le cœur élevé vers les saints,  
 Vers Orléans, vers le sacre de Reims,  
 Dit à Dunois : « Tout nous est favorable  
 Dans nos amours et dans nos grands desseins :  
 Espérons tout ; soyez sûr que le diable  
 A contre nous fait son dernier effort. »  
 Parlant ainsi, Jeanne se trompait fort.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

## VARIANTES

### DU CHANT DIX-SEPTIÈME

Vers 1. — Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et suivait la mort de Chandos, est différent dans un manuscrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

\*C'était le temps de la saison brillante,  
\*Quand le soleil, aux bornes de son cours,  
\*Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,  
\*Et, se plaisant dans sa démarche lente  
\*A contempler nos fortunés climats,  
\*Vers le tropique arrête encor ses pas.  
\*O grand saint Jean! c'était alors ta fête;  
\*Premier des Jeans, orateur des déserts,  
\*Toi qui crias jadis à pleine tête :  
\*« Que du salut les chemins soient ouverts! »  
Grand précurseur du vainqueur des enfers<sup>1</sup>,  
Toi qui plongeas l'Agneau de Dieu dans l'onde,  
Et baptisas le baptiseur du monde.  
Du roi des Francs le bénin confesseur  
Voulut alors réparer le scandale  
Qu'avait porté la luxure fatale  
De Jean Chandos au logis du Seigneur.  
Il rebénit la chapelle pollue,  
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,  
Par cet ermite à la barbe touffue :  
« Tout pénitent qui veut en ce saint jour,  
De ses péchés détaillant le grimoire,  
Se dérober au gentil purgatoire,  
Peut s'adresser au père Bonifoux;  
Avec trois mots tous péchés sont absous. »  
A ce tocsin de la vie éternelle,  
Des lieux voisins une foule accourut :  
Bourgeois, soldat, jeune, sempiternelle,

<sup>1</sup> Les dix vers qui précèdent celui-ci forment aujourd'hui le commencement du chant XIII.

Anglais, Français, pour faire son salut,  
Attrit, contrit, à genoux comparut,  
De ses péchés contant la kyrielle.  
La belle Agnès, qui toujours dans son cœur  
Avait gardé la crainte du Seigneur,  
Au tribunal ne fut pas la dernière.  
Le révérend tenait sa cour plénière,  
Les yeux baissés, un mouchoir à la main,  
A droite, à gauche, absolvant son prochain.  
O Dorothee! ô cœur dévot et tendre!  
Dans le saint lieu tu vins aussi te rendre;  
Et La Trimouille, un peu faible et traînant,  
Y vint chercher sa part du sacrement.  
Ce couple heureux eut le plaisir suprême  
De détailler les doux péchés qu'il aime;  
Et Bonifoux était par piété  
Le confident de leur fidélité.  
Ces gens de bien, ayant dit leur histoire,  
Se promenaient sur le bord de la Loire,  
Signant leur face, et récitant encor  
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.  
Le beau Monrose alors vint à paraître;  
Il déplorait la mort de son cher maître.  
De ce trépas le grand événement  
Porte en son cœur un trouble pénitent :  
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,  
Le grand néant des vanités du monde:  
Et, de remords saintement tourmenté,  
Pour un moment songe à l'éternité.  
Il entre seul dans la demeure sainte;  
Il se présente à ce bon Bonifoux,  
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,  
Le pose en face entre ses deux genoux,  
Et, lui pressant la tête et la poitrine,  
Lui fait conter les péchés qu'il devine.  
« Cher pénitent, pour ces petits péchés,  
Et pour les cas en iceux épluchés,  
Il vous convient avoir la discipline.  
Çà, mettez-vous en état; que ma main  
Légèrement pour votre bien remplisse  
Sur votre peau ce bienheureux office. »  
D'un cœur contrit, et d'un air enfantin,  
Le doux Monrose offre à la main du père  
Modestement ces globes de satin  
Dont quelquefois abusa le malin.  
Il les soumet au tourment salutaire  
Qui va mêler la rose à leur blancheur.  
Que devins-tu, mon prudent confesseur,  
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire  
Ces fleurs de lis, ces monuments de gloire,  
Ce rare hommage au sceptre des Français  
Ainsi rendu par le cul d'un Anglais?

Charle avait pris ce signe inconcevable<sup>1</sup>  
 Pour un effet des malices du diable :  
 Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,  
 Tu découvris par quel ordre éternel  
 Les fleurs de lis allaient lever leur tête,  
 Que fit baisser cette longue tempête.  
 Extasié, saisi d'un saint transport,  
 Tu contempiais ces trois fleurs de lis d'or  
 En champ d'albâtre; et ta main suspendue  
 Comme ton âme en demeurait perdue;  
 Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,  
 Les bras en haut, l'œil fixe étincelant.  
 Comme il gardait cette belle attitude,  
 Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,  
 Vers la chapelle avançait sans dessein,  
 De Jean Chandos déplorant le destin.  
 Le cœur pétri du fiel de ses ancêtres,  
 Et détestant les Français et les prêtres,  
 Il vit de loin ce beau page étalé,  
 Et Bonifoux par derrière installé.  
 Il crut voir pis : sa cervelle gâtée  
 Croyait le mal beaucoup plus que le bien.  
 Cette posture et ce plaisant maintien  
 Sont un affront à son âme irritée.  
 « Quoi! disait-il, un Français jacobin  
 A de Chandos le plus bel héritage. »  
 Il prend son fer, il se livre à la rage.  
 Monrose fuit en tenant d'une main  
 Son haut-de-chausse, et le dominicain  
 Tout éperdu court en suivant le page.  
 Tirconel suit le grave personnage,  
 Qui lourdement se hâtait par la peur.  
 Le Poitevin voyant son confesseur  
 Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,  
 Suit cet Anglais, et crie : « Ose m'attendre  
 Maudit Breton : n'auras-tu donc du cœur  
 Qu'avec un moine? et ta rare valeur  
 Contre un guerrier craint-elle de paraître?  
 Je fus hier bien battu<sup>2</sup>; mais peut-être  
 Tu reverras en moi quelque vigueur,  
 Et tour à tour chacun trouve son maître. »  
 Ainsi parlait La Trimouille assez bas  
 A Tirconel, qui ne l'entendait pas.  
 La Dorothee, en voyant dans la plaine  
 Son cher amant qui courait hors d'haleine,  
 Se mit alors à galoper aussi.  
 La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,  
 Trotte après elle, et cependant ignore

1. Voyez chant XII, vers 383.

2. Voyez chant XIV, vers 165.

Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore :  
 Tel un mouton, par son instinct porté,  
 Saute à son tour quand un autre a sauté.  
 Le fier Dunois était près du roi Charle,  
 Vers l'autre bord : en secret il lui parle  
 De l'appareil, des mesures, du temps  
 Dont il lui faut entrer dans Orléans.  
 Non loin du pont la redoutable Jeanne  
 Caracolait noblement sur son âne;  
 Elle aperçut dessus ces bords fleuris,  
 Vers la chapelle, à quelque quart de mille,  
 Les six coursiers se suivant à la file;  
 D'étonnement ses sens furent saisis.  
 Jeanne bientôt s'étonna davantage  
 Lorsque, voyant ces gens courir si bien,  
 En un moment elle ne vit plus rien.  
 Au coin d'un bois la main de la Nature  
 \*Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,  
 \*Velours uni, semblable au pré fameux,  
 \*Où s'exerçait la rapide Atalante.  
 \*Sur le duvet de cette herbe riante  
 Monrose vole, et de ses blonds cheveux  
 L'air soulevait la parure ondoyante.  
 Jeanne de l'œil le suit, et s'y complait;  
 Mais tout à coup Monrose disparaît.  
 Le confesseur au même endroit arrive.  
 Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.  
 Tirconel vient, toujours plein de courroux.  
 Jeanne portait une vue attentive  
 Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit  
 A ses regards. La Trimouille le suit,  
 La Trimouille est éclipsé comme un autre.  
 Quel sentiment, quel trouble était le vôtre,  
 O Dorothee! Elle accourt, et soudain  
 Elle est perdue, et l'œil la cherche en vain.  
 Agnès se rend sur la place funeste,  
 La belle Agnès y fond avec le reste.  
 Tel dans Paris, près du Palais-Royal,  
 \*A l'opéra, souvent joué si mal,  
 \*Plus d'un héros à nos regards échappe,  
 \*Et dans l'enfer descend par une trappe.  
 Jeanne effarée, et se frottant les yeux,  
 Priant Denis, et son âne, et les cieus,  
 Crut être alors dans le pays du diable,  
 Des enchanteurs, des larves, des sorciers,  
 Pays si cher à nos bons devanciers,  
 Que de Roland le chantre inimitable  
 Chanta depuis dans son délire heureux;  
 Que Torquato rendit encor fameux:  
 Que crut longtemps l'Eglise charitable;  
 Qu'ont supposé de graves parlements,  
 Et des docteurs, et même des savants.



Jeanne, piquant sa divine monture,  
 La lance en main, se rend sur la verdure  
 Où se passait cette étrange aventure.  
 Mais c'est en vain que d'un double épe on  
 Elle pressait le céleste grison.  
 Il s'arrêta vers la place fatale,  
 D'un cou rétif, et rebelle au bridon,  
 Se démenant d'une ardeur sans égale,  
 Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.  
 Tout animal reçut de la nature  
 Certain instinct dont la conduite est sûre,  
 Et les humains n'ont que de la raison.  
 De saint Denis cet ingénieux âne  
 Sent le péril que ne voyait point Jeanne.  
 Il prend son vol, et, prompt comme un éclair,  
 Portant sa dame aux campagnes de l'air,  
 Franchit le bois qui bordait la prairie.  
 Du saint patron l'assistance chérie,  
 Qui conduisait le quadrupède oiseau,  
 Fixa sa course aux portes d'un château,  
 Tel que jamais n'en eut le Quatorzième  
 De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.  
 Jeanne voyant le marbre, le rubis,  
 Le jaspé, et l'or de ce brillant pourpris :  
 « Ah! sainte Vierge, ah! Denis, cria-t-elle,  
 Le ciel le veut; la vengeance m'appelle;  
 C'est le château du paillard Conculix. »  
 Tandis qu'ainsi l'errante chevalière,  
 Branlant sa lance, et faisant sa prière,  
 De l'aventure attend l'heureuse fin,  
 Le roi des Francs suit toujours son chemin,  
 \*Environné de sa troupe dorée...

Voyez la suite au chant XV, vers 38. Une partie de ces vers se trouve dans les variantes<sup>1</sup> du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant suivant, qui alors était le quinzième, commençait ainsi dans le manuscrit : le préambule se trouve à présent au chant dix-septième, et la fin dans le chant vingtième.

\*Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!  
 \*Je ne dirai rien des enchanteresses :  
 Je t'ai passé, bel âge des faiblesses,  
 Je t'ai passé, temps heureux des erreurs;  
 \*Mais à tout âge on trouve des trompeurs,  
 De ces sorciers, tout-puissants séducteurs,

<sup>1</sup> Ce sont, ici, les éditeurs de Kehl qui parlent. J'ai reporté dans le texte (voyez page 272) les variantes auxquelles ils renvoient. (R.)

\*Vêtus de pourpre et rayonnants de gloire.  
 \*Au haut des cieus ils vous mènent d'abord;  
 \*Puis on vous plonge au sein de l'onde noire,  
 \*Et vous buvez l'amertume et la mort.  
 \*Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,  
 \*De vous froter à de tels nécromants;  
 \*Et s'il vous faut quelques enchantements,  
 \*Aux plus grands rois préférez vos grisettes.  
 Jeanne, pressant de son divin baudet  
 Le dos pointu sous ses fesses charnues,  
 Vers le château fondit du haut des nues,  
 Le cœur ému, le regard stupéfait,  
 Vers ce château dont le mur étalait  
 Des ornements dont l'œil s'émerveillait.  
 Jeanne, effarée, et ne sachant que croire,  
 Craignant encor les tours de Conculix,  
 Fit en secret à monsieur saint Denis  
 Une oraison qu'on tient jaculatoire;  
 Elle pria seulement en esprit,  
 Ne disant mot. Saint Denis l'entendit.  
 Il fit soudain, du haut de l'empyrée,  
 Partir un trait d'influence sacrée,  
 Qui pénétra tout droit jusqu'au grison.  
 Lors, élevant la tête avec le ton,  
 L'âne entonna l'octave discordante  
 \*De son gosier de cornet à bouquin.  
 \*A cette octave, à ce bruit tout divin,  
 Blois, Orléans, Tours et Saumur, et Nante,  
 Tout retentit; la nature tremblante  
 S'émut d'horreur, et Jeanne vit soudain  
 \*Tomber les murs de ce palais magique,  
 \*Cent tours d'acier et cent portes d'airain;  
 \*Comme autrefois la horde mosaïque  
 Ayant sonné de sa trompe hébraïque,  
 De Jéricho le rempart disparut,  
 Le beau rempart, si jamais il en eut.  
 \*Le temps n'est plus de semblable pratique,  
 Et pour briser les murs audacieux  
 Du Milanais ou du pays Belgique,  
 Nous prétendons que le canon vaut mieux.  
 Dès qu'aux accents de la trompette asino,  
 Des murs épais la superbe ruine  
 S'éparpilla dans les champs d'alentour,  
 Le saint baudet et la grosse héroïne  
 D'un saut léger entrèrent dans la cour.  
 Les prisonniers près de Jeanne accoururent.  
 Ce La Trimouille et ce dur Tirconel  
 Accompagnaient Dorothee et Sorel :  
 En bons chrétiens tous les deux comparurent,  
 Dans l'esclavage ils s'étaient réunis :  
 Les malheureux volontiers sont amis.  
 De Charles Sept le confesseur très sage

Venait derrière avec le jeune page.  
 Mais quelle foule, ô ciel! quel assemblage  
 De prisonniers de toute nation,  
 De tout état, âge, religion,  
 Que Conculix tenait en esclavage  
 Pour ses plaisirs et pour son double usage!  
 Auprès de Jeanne ils s'empressèrent tous :  
 Chacun voulait conter son aventure.  
 Jeanne cria : « Qu'on se mette à genoux! »  
 Chacun se mit en cette humble posture.  
 \*Alors, alors ce superbe palais,  
 \*Si brillant d'or, si noirci de forfaits,  
 \*Devint un ample et sacré monastère.  
 \*Le salon fut en chapelle changé;  
 \*Le cabinet où ce maître enragé  
 \*Avait dormi, dans le vice plongé,  
 \*Transmué fut en un beau sanctuaire .  
 \*L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,  
 \*Ne changea point la salle des festins,  
 \*Mais elle prit le nom de réfectoire.  
 Le Conculix pour jamais fut exclus  
 De ces repas réservés aux élus ;  
 \*On y bénit le manger et le boire.  
 Mais qui croirait que ce séjour si saint,  
 Malgré Denis, très fortement retint  
 L'impression des mœurs du premier maître!  
 C'est en ces lieux que devaient reparaitre  
 Ces vains désirs et ces vœux effrontés,  
 Ces attentats dont frémit la nature,  
 Et que les Grecs ont hardiment chantés.  
 \*Muses, tremblez de l'étrange aventure —  
 \*Qu'il faut apprendre à la race future.  
 \*Et vous, lecteurs en qui le ciel a mis  
 \*Les sages goûts d'une tendresse pure,  
 Remerciez le bon monsieur Denis  
 \*Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La suite se trouve au vingtième chant (vers 75). (K.)

## CHANT DIX-HUITIÈME

### ARGUMENT

Disgrâce de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde  
 Aucun héros, aucun homme de bien,  
 Aucun prophète, aucun parfait chrétien,  
 Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,  
 Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.  
 La Providence en tout temps éprouva  
 Mon bon roi Charle avec mainte détresse<sup>2</sup>.

1. Ce chant a paru, pour la première fois, avec les *Contes de Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la *Pucelle*, avec quelques changements. (K.) — Les *Contes de Guillaume Vadé* furent publiés en 1764, deux ans après la première édition avouée de la *Pucelle*. Ils contiennent un *Chant détaché d'un poème épique de la composition de Jérôme Carré, trouvé dans ses papiers après le décès dudit Jérôme* : c'est celui qui forme maintenant le dix-huitième chant de la *Pucelle*, à laquelle il ne fut réuni qu'en 1773. Voltaire le désigne ordinairement sous ce titre : la *Capilotade*. La composition en était achevée en 1761. Voltaire l'avait entrepris pour immoler à sa vengeance ses ennemis et ceux de la raison : « Frère Thieriot, écrivait-il à d'Alembert le 6 janvier 1761, frère Thieriot saura que la capilotade est achevée, et qu'elle forme un chant de Jeanne par voie de prophétie ou à peu près. Dieu m'a fait la grâce de comprendre que, quand, on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. »

Les notes de ce chant, qui portent la date de 1764, sont empruntées au volume des *Contes de Vadé*. (R.)

2. Bertin, dans son *Voyage de Bourgogne*, n'a pas craint d'entrer en concurrence avec Voltaire. Voici en quels termes il rappelle les malheurs de l'amant d'Agnès :

Vous le savez : en naissant rebuté  
 Ses chers parents ne l'ont jamais gâté;